

### **David Fray hors de son temps<sup>[1]</sup>**

Il faut que je remonte loin dans mes souvenirs pour revivre un récital de piano aussi impressionnant.

Le programme est déjà un défi. Tout Schubert. D'autres l'ont rarement tenté, mais avec de grandes pages, *Sonates* ou *Wandererfantasie*. Or toute la première partie ne comporte que des petites pièces, pour la plupart brèves.

*Allegretto en ut mineur* D 915

*Klavierstück en mi bémol majeur* D 946/2

*Moments musicaux* D 790

Ces morceaux appartiennent tous au cercle intime du compositeur ; d'ailleurs seuls les six *Moments musicaux* ont été publiés du vivant de Schubert et leur groupement est plus le fait d'une demande d'éditeur qu'un recueil pensé comme tel, puisque deux d'entre eux avaient déjà paru séparément. La longue suite de ces morceaux s'accommode-t-elle d'une vaste salle publique ?

L'assemblage voulu par le pianiste comporte par surcroît un autre risque : une succession presque ininterrompue de type formel A B A à reprises. L'écueil ne lui a certes pas échappé car il déploie une grande imagination en variant ces reprises par de continuels et subtils changements de timbre, de nuances et de plans sonores. Là où la plupart des exécutants aujourd'hui encore se contentent d'un retour à l'identique.

La deuxième partie du récital, bien que dévolue à la *Sonate en sol majeur* D 894, ne semble pas au premier abord s'éloigner du parti pris. Car si Schubert l'avait bien nommé *Sonate*, l'éditeur troublé par son originalité l'avait baptisée comme une suite de morceaux : « *Fantasie, Andante, Menuetto, Allegretto* ».



En tout cas, ce choix affirme l'audace d'un programme tournant le dos à toute virtuosité démonstrative. Et cet ensemble une fois construit dans la volonté d'unifier la disparate, les quatre bis opèrent une volte-face spectaculaire, tout aussi peu conforme à ce que l'on attend d'ordinaire de petites pièces isolées et brillantes. Adoptant un parti contraire et sidérant, David Fray détache d'abord des *Scènes d'enfants* de Schumann les deux derniers morceaux, « L'enfant s'endort » et « Le poète parle », inventant un diptyque auquel personne n'aurait jamais songé. Raccourci poétique et symbolique, en rien provocateur d'applaudissements. La même idée déroutante va détacher ensuite chaque fois une pièce de son contexte pour marquer les trois bis suivants : la *Gigue*, la *Courante*, l'*Allemande* de la *Sixième Partita* de Bach ; et cela dans l'ordre chronologique inverse de la suite originelle et une manière de jouer Bach au piano qui désamorce complètement toute nouvelle « querelle des Anciens et des Modernes ».

Ce simple état des lieux montre déjà la volonté évidente de rompre avec le cérémonial convenu du récital de piano dans une grande salle de concert. Reste à savoir si le public du Théâtre des Champs-Élysées est prêt à comprendre un événement pareil. Ses toux continuelles pendant tout le récital diraient non. Donc ce Schubert de l'intimité – déplacé dans une salle de concert ?<sup>[2]</sup> – a certes trouvé son interprète d'exception, lequel n'a pourtant pas réussi à réduire au silence attentif, concentré, ceux pour qui il joue. Leur déchaînement de bravos, au moment des bis, paraît alors aussi hérétique. Presque barbare après « Le poète parle » de Schumann ou la dernière note, *pianissimo* à la limite incroyable de l'audible, de l'*Allemande* de Bach.

Car il est temps de parler du rapport extraordinaire du pianiste à son instrument. D'un jeu qui sait faire complètement oublier la nature percussive du piano, jusqu'à donner la sensation du chant. D'une palette sonore immense, allant du murmure à l'éclat rayonnant. D'un art des plans sonores qui recrée une orchestration imaginaire. Depuis Cortot ou Fischer, a-t-il existé un tel magicien du piano ?

Néanmoins, comme pour la composition du programme, on peut se demander d'où viendrait une sorte de malaise. Ce serait faire injure à un interprète aussi intuitif que de mettre en doute son style. Il a certes tout compris d'un Schubert que ses amis mêmes trouvaient parfois solitaire au sein de leurs plus joyeuses réunions. Ou qui s'en absentait inopinément. Ce versant dépressif est imaginé par David Fray à un tel point de sensibilité qu'il engendre presque l'angoisse de celui qui l'écoute. Mais n'est-ce pas éteindre l'autre versant de sa musique, joyeux, dansant ? Celui qui joue ce soir ne l'éclaire jamais fugitivement que pour l'étouffer presque aussitôt.

Par exemple, le trio du *Menuetto* de la *Sonate en sol majeur* commence dans cette obscure clarté, oxymoron dont David Fray semble avoir appris le secret d'un autre monde. Mais, dans la suite, lorsque le chant médian se libère de la pédale supérieure, soutenu par un accent caractéristique sur le deuxième temps de la main gauche, valse et voix ne devraient-ils pas s'animer d'une lumière d'autant plus déchirante qu'elle ne durera pas ?

Ce sont ces instants et d'autres que le pianiste ne semble pas vouloir arracher à la dépression. Comme s'il ne fallait jamais non plus laisser rayonner sans les étouffer les longs accords brodés du premier mouvement, autant dans la pénombre que dans le plein jour.

Personne ne devrait avoir l'audace de contester la familiarité quasi divinatoire du pianiste avec une musique aussi secrète. Ni la maîtrise suprême, ni la connaissance à ce point subtile de l'interprète ne devraient l'autoriser.

Pourtant c'est là que j'ose enfin parler de l'auditeur fasciné que j'ai été, néanmoins malade d'une émotion sans issue, prisonnier d'une mélancolie angoissante qui ne s'est jamais dénouée pour moi que dans les deux derniers mouvements de la *Sonate*.

Et si je ne mets pas en doute un instant que ce jeune pianiste de génie – qui

paraît miraculeusement insensible aux diamants de la médiatisation – a imposé « sa vérité » de Schubert, j'aurais voulu échapper à son emprise pour respirer enfin un plein air et une joie sans mélange, car, ne serait-ce que par bribes de temps, je crois à l'existence de cette autre vie de Schubert, aussi.

Pour son premier récital au Théâtre des Champs-Élysées, l'an dernier[3], David Fray bousculait déjà les conventions par des choix et enchaînements surprenants. Mais il pouvait mieux y exposer son étonnante affinité avec des compositeurs différents et terminer par la plus saisissante démonstration (la *Sonate* de Liszt) d'une virtuosité tenue en laisse jusque-là. Sa nouvelle apparition semble encore plus radicale dans la volonté de déranger les « usages ». Au risque de plonger l'auditeur dans un étrange inconfort.

Mais c'est sans discussion possible la confirmation d'un interprète hors de pair, lors d'un événement révolutionnaire, qui fera peut-être réfléchir le public et la critique...

Pour écouter un *Moment musical* de Schubert joué en concert par David Fray, suivre ce lien <http://www.youtube.com/watch?v=iAOPhqo6JLo>

---

[1] Récital au Théâtre des Champs-Élysées à Paris, le 16 octobre 2009.

[2] Mais irrésistible lorsqu'on écoute chez soi son récent disque Schubert (*Allegretto en ut mineur*, *Quatre impromptus* D 899, *Moments musicaux* D 790) d'ailleurs enregistré semble-t-il sur un meilleur piano que celui du concert.

[3] Première partie : *Adagio en si mineur* K 540 de Mozart, enchaîné avec *Der Doppelgaenger* (si mineur) de Schubert transcrit au plus dépouillé par Liszt, *Quatre impromptus* D 899 de Schubert ; deuxième partie : *Prélude et fugue en si mineur* du *Clavier bien tempéré I* de Bach et *Sonate en si mineur* de Liszt.